

## Critique littéraire degré zéro

Maurice Piron

Volume 3, numéro 2, août 1970

Critique littéraire et enseignement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500131ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500131ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piron, M. (1970). Critique littéraire degré zéro. *Études littéraires*, 3(2), 209–212.  
<https://doi.org/10.7202/500131ar>

## CRITIQUE LITTÉRAIRE DEGRÉ ZÉRO

maurice piron

Ce n'est pas d'hier qu'un malentendu règne à l'état latent entre la critique littéraire vivante et la critique universitaire. Avant les années 1930 déjà, Albert Thibaudet, dont on se souviendra qu'il avait une chaire à Genève et une tribune à la *Nouvelle Revue Française*, se plaisait à opposer, en un jeu de mots douteux, les porte-toge et les porte-plume.

Un rapprochement ne devrait-il pas s'opérer aujourd'hui que la critique universitaire s'intéresse aux écrivains encore en vie et explique les œuvres contemporaines ? Le malheur, si c'en est un, est qu'à présent on voit aussi l'aile marchante de la critique s'occuper des auteurs du passé et s'aventurer dans les chasses réservées jusqu'ici aux professeurs, non sans y déranger quelque peu le gibier... Ainsi, la Querelle, comme dirait Jean Pommier, ne cesse de renaître.

Pourtant, il n'est pas d'universitaire digne de ce nom qui refuserait d'admirer telles pages d'écrivains dont les vues intuitives et la pénétration laissent loin derrière elles les laborieuses déductions de certains maîtres patentés. Quelle belle anthologie on composerait rien qu'avec la critique des créateurs, de Flaubert à Valéry, de Marcel Proust à Marcel Thiry ? Mais je ne veux nullement prendre le parti des uns contre les autres : simplement faire entendre que l'on accuse souvent à tort les « amateurs » d'être superficiels et les universitaires d'être bornés. Tout comme il est vain d'opposer critiques professionnels et non professionnels. Où les situer du reste ? Rangera-t-on les premiers dans le camp des publicistes et les seconds dans celui des professeurs ? Aussi est-ce sous un angle différent qu'il convient d'envisager les rapports entre critique et enseignement.

□ □ □

Le mot de Sainte-Beuve définissant le critique un homme qui sait lire et apprend à lire aux autres n'a rien perdu de sa

valeur. Quelles que soient les orientations qu'a prises et que prend encore sous nos yeux la critique littéraire, quelles que soient ses méthodes pour appréhender l'œuvre, elle est et restera toujours fondée sur un art de lire. Mais ici surgit la question préjudicielle : qu'est-ce que lire ?

Ce n'est pas au moment où une « nouvelle critique » érige en postulats l'ambiguïté des œuvres et la pluralité des significations qu'il faut longuement expliquer qu'il existe plusieurs niveaux de lecture. Les déterminer ? Qu'on n'y songe pas ! Les points de vue en ce domaine sont aussi divergents que sont peu conciliables entre elles les terminologies des diverses linguistiques de pointe (on n'oserait plus les confondre sous l'étiquette de structuralisme !). Il n'y a guère, la revue *Liberté* de Montréal, dans son numéro 67 « Écriture et Littérature », a disserté des « deux niveaux cognitifs » que sont la lecture passive et la lecture active<sup>1</sup>. On pourrait aussi bien en discerner trois, et pourquoi pas quatre ? (Le rôle de la « problématique » n'est-il pas d'inventer des problèmes ?). Ou même un seul : car il est permis de soutenir qu'une lecture doit toujours être active sous peine de n'être pas . . .

Justement, c'est là que nous voudrions en venir. Je ne crois pas que l'enseignement des lettres, à son degré supérieur, ait pour but de former des critiques littéraires. Sa mission est autre : tendre, à partir d'une information systématique, à la description des faits qui constituent la littérature. La critique, elle, comporte une part de création que l'université, comme tout autre type d'enseignement, est incapable de communiquer. La situation de l'enseignement vis-à-vis de la critique est à la fois au-delà de celle-ci, puisque les ouvrages de critique appartiennent à son champ d'études de même que le roman, le théâtre, etc., et en-deçà, comme je me propose de le montrer.



Littérature sur de la littérature, la critique doit se rappeler que sa première obligation, et la plus évidente, est de comprendre ce dont elle parle. Or son objet, qu'est-ce en fin

<sup>1</sup> Voir l'article de Pierre Deshaies, *Du livre à l'œuvre*, pp. 30 et ss.

de compte sinon un texte ? Et si un texte peut être beaucoup de choses, c'est d'abord une chose qui se révèle à nous par des mots, par des phrases.

Avant d'être elle-même, la critique a donc pour devoir d'assurer la base de toute lecture : une intelligence de l'œuvre au niveau de son langage, c'est-à-dire au degré où doit s'établir la communication immédiate entre l'écrit et le lecteur. Savoir lire en étant réceptif à tous les mouvements de la langue, à toutes les suggestions de l'expression, percevoir avec exactitude et sensibilité le connotatif en même temps que le dénotatif : exigence qu'on ne saurait éluder.

Cette exigence, c'est à l'enseignement à l'assumer.

La mission de l'enseignement consiste, on le sait, à transmettre un savoir qui s'intègre lui-même à une culture. Dans le domaine qui nous occupe, il n'est pas de connaissances possibles sans une connaissance approfondie de la langue, car tout style littéraire se noue dans la langue. Un texte, c'est d'abord la mise en œuvre d'un mécanisme de relations verbales ordonné en vue de l'unité d'un sens (grammaire), réglé suivant des choix qui déterminent à leur tour des valeurs (stylistique), et l'ensemble du message, sens et valeurs réunis, forme une parole unique qui demande à être entendue dans un contexte de langue, lequel dépend aussi d'un contexte d'époque.

Tout cela rentre dans une discipline, la philologie (comprise ici au sens large), qui est parfaitement objet d'enseignement et dont l'absence dans une Faculté des Lettres équivaldrait à une catastrophe. Enseignement qui est d'ailleurs de formation plus encore que d'information. Car de quoi s'agit-il, si ce n'est d'habituer l'esprit à discerner dans un texte ce qui s'y trouve — et pas autre chose. Nul besoin d'avoir longtemps enseigné dans un département de français pour se rendre compte que toute connaissance littéraire, toute méthode de critique dépendent de là : apprendre à lire. Et que cet exercice — qu'on l'appelle de quelque nom qu'on veuille — est une tâche difficile. Difficile pour le maître qui se donnerait moins de mal s'il n'avait qu'à parler de l'auteur, de sa vie, de ses lectures, etc., difficile pour l'apprenti, obligé à un constant effort de fidélité envers la pensée d'autrui, en se gardant de

---

la paraphrase comme du contresens. Car elle est difficile la voie étroite où il faut éviter à la fois la lecture valorisante, qui enrichit gratuitement le texte, et la lecture atomisante, qui le pulvérise. Sans parler de la lecture rampante, celle qui se colle inintelligemment aux mots faute de pouvoir les dominer.

Truismes scolaires que tout cela ? Peut-être. C'est cependant pour les avoir ignorés ou méconnus au départ qu'il arrive à des critiques admirés, à des essayistes à la mode de bâtir dans les nuées et de prendre des vessies pour des lanternes. Mais ceci est une autre histoire . . .

*Université de Liège*